

Hors des rails scolaires, le parcours du combattant des enfants «dys»

Ces troubles de l'apprentissage concernent 6 à 8 % des élèves. Une semaine de sensibilisation débute mercredi.

MARIE-ESTELLE PECH @MariEstellePech

ÉDUCATION La Fédération française des Dys lance mercredi sa semaine nationale des Dys, avec l'objectif de mieux faire reconnaître ce handicap invisible qui concerne 6 à 8 % d'enfants d'âge scolaire, selon l'Académie de médecine. Avec leurs cinq fautes par mot, leur écriture erratique, une attention flottante ou un tempérament agité, ces enfants étaient autrefois catalogués comme déficients intellectuels ou paresseux. On les envoyait dans des classes de relégation, avant d'être orientés vers un métier manuel.

On sait aujourd'hui que leur intelligence est «normale, voire supérieure à la moyenne», selon l'Académie de médecine. Si leurs troubles sont désormais détectés par les médecins – des neuropsychiatres essentiellement –, la prise en charge reste épuisante pour les parents. Les premiers textes de recommandations scolaires ne datent que de l'année 2000, la connaissance et l'acceptation des professeurs restent extrêmement aléatoires. «J'ai un élève dyslexique, dyspraxique qui a une assistante de vie scolaire et un ordinateur cette année», raconte Lise, professeur de français dans un collège public de Rueil-Malmaison (Hauts-de-Seine).

Confrontée à ces enfants, elle s'est formée «toute seule, sur Internet». «Je lui conseille par exemple des livres audio et plus courts. Et j'évite d'évaluer son orthographe!» raconte-t-elle. Certains pro-

fesseurs évoquent une explosion des «Dys», comme dans ce collège du Nord où 106 enfants sur 430 font l'objet de protocoles d'accompagnement. «Sur nos 124 élèves de sixième, au moins une trentaine a de grandes difficultés à déchiffrer un texte simple. Comment en est-on arrivé là? interroge Valérie Beyrouiti, une enseignante. Ces cas sont médicaux, certes, mais les méthodes pédagogiques sont également critiques.»

Errance de diagnostic

Membre de la Fédération française des Dys, Sophie Liguori, médecin dans les Yvelines, a sept enfants de 8 à 24 ans. Tous sont dys! Également atteint de ce trouble, «qu'il a probablement transmis à

ses enfants», son mari a connu une scolarité chaotique émaillée de deux redoublements, ce qui ne l'a pas empêché de devenir médecin. Si les troubles sont à peu près acceptés en primaire, «ça se durcit au collège, car les profs ouvrent peu leur porte aux parents, analyse Sophie Liguori. L'information circule mal. Le prof de maths a mis des semaines à savoir que l'un de mes fils était dyscalculique, par exemple!» Et elle ne compte plus le nombre de fois où elle a invité des enseignants à venir participer à des soirées d'information sur ces troubles: «On me répondait souvent que c'était en dehors des heures de cours!» Mère d'une fille de 20 ans qui vient d'obtenir son bac «après un combat acharné», Nathalie Jacqmart est

parent relais, à Nice, de l'association des dysphasiques, pathologie dont souffre sa fille. Dès la maternelle, elle avait remarqué que l'enfant ne parlait pas comme ses deux aînés. Elle est envoyée chez un pédiopsychiatre pour qui ce retard de langage est lié au fait que la fillette s'est «sentie abandonnée» alors que ses parents l'avaient confiée à des proches pour skier. Or «elle a été diagnostiquée dysphasique à l'âge de 5 ans» et «ne souffrait en réalité d'aucun trouble psychologique». Après cette errance de diagnostic assez courante chez les Dys, le parcours du combattant scolaire débute pour la fillette. Délaisée par l'enseignant de CP, «qui se contente de la faire dessiner au fond de la classe», l'enfant redouble. Puis

«tombe sur un super enseignant qui réussit à lui apprendre à lire». En CE1, le professeur ne prend pas en compte ses difficultés. À tel point que la fillette connaît un épisode dépressif. Nathalie Jacqmart l'inscrit alors dans une petite école privée dépendant de l'hôpital Lenval. Une bonne prise en charge, mais qui s'arrête à l'entrée en sixième. Jusqu'au bac, «elle aura rencontré le manque de compréhension persistant du milieu scolaire». Comme avec cette enseignante de français en lycée professionnel qui ne voulait pas lui transmettre la copie de ses cours, alors que la jeune fille est incapable de prendre des notes correctement.

Parisien, Hugues de C., lui, a mis sa carrière entre parenthèses pendant trois ans pour s'occuper de sa fille, détectée «dyscalculique, dysorthographique et dyslexique» en CP. Toute la famille a souffert et «personne n'a de réponse», déplore-t-il. «Vous demandez une adresse de thérapeute compétent ou d'école bienveillante? Vous n'en aurez pas. Le privé, par exemple, affiche une étiquette d'accueil, mais il est tiraillé par l'exigence des résultats. Votre enfant va les faire plonger. On vous fait vite comprendre que ce serait mieux d'aller voir ailleurs...» Il a alors fallu inscrire Sixtine à la maison du handicap (MDPH). «Une décision très difficile à prendre», dit-il après avoir testé le public, le hors-contrat, et vu tous les psys. Elle est désormais dans un lycée agricole en internat avec des chevaux, sa passion: «Ça se passe bien. On espère avoir trouvé ce qu'il lui fallait.» ■

«Dys», un même préfixe pour des troubles très variés

LES TROUBLES «dys» se traduisent par des difficultés d'apprentissage chez les enfants d'âge scolaire. Beaucoup cumulent plusieurs de ces troubles.

La dyscalculie

L'enfant est incapable de se représenter mentalement les quantités signifiées par les nombres.

La dysphasie

Ce trouble du langage se manifeste par des problèmes de syntaxe, une ex-

pression par mots isolés et une difficulté de compréhension orale. Le degré de sévérité peut varier au cours de la vie.

La dyslexie

Dans la famille «Dys», c'est le trouble le plus connu. Les enfants n'entrent pas dans la lecture. Ils sont détectés en CP, mais le problème est installé dès la maternelle: ils ne parviennent pas à concevoir que le langage oral est constitué de mots, de syllabes et de phonèmes et à les manipuler.

La dyspraxie

Handicap du développement moteur et des fonctions visospaciales, elle se traduit par des difficultés à s'habiller, se mouchoir, se servir à boire, utiliser une clé...

Troubles du déficit d'attention

Ce trouble neurodéveloppemental est caractérisé par des difficultés d'attention qui peuvent s'accompagner ou non d'hyperactivité ou d'impulsivité. ■

M.-E.P.



Une classe de 6^e du Cerene. Cet établissement scolaire hors contrat accueille des élèves du CE1 à la 3^e. B. RIOTOR/LE FIGARO

Au Cerene, un accompagnement adapté avec l'autonomie pour objectif

CAROLINE BEYER @BeyerCaroline

DANS LA SALLE de classe des 6^e 1, aucune affiche, aucune couleur aux murs. Rien pour détourner l'attention de ces 14 élèves qui suivent l'atelier d'expression écrite. À quelques exceptions près, ils travaillent sur ordinateur. Tous souffrent d'un trouble des apprentissages, de la dyslexie aux troubles de l'attention, en passant par la dyspraxie, un trouble qui affecte la coordination des mouvements. Ils sont inscrits au Cerene*, un établissement scolaire hors contrat allant du CE1 à la 3^e, sur le site du XII^e arrondissement parisien, dans le quartier Daumesnil. Ce 8 octobre, au programme de l'atelier mené par la professeur de français: l'enrichissement de la phrase. Un travail autour de la racine des mots, de la syntaxe, de la grammaire. «Les noms vont dans les magasins acheter des adjectifs pour s'habiller», explique l'enseignante, Fatima Chouali, qui cite à ses élèves l'académicien Erik Orsenna, auteur de *La grammaire est une chanson*

douce. Dans cet atelier, elle utilise essentiellement l'oral pour accrocher ces élèves fâchés avec l'écrit et la lecture. Mais se refuse à abandonner l'écriture. Les mots, en fonction de leur nature grammaticale, ont un code couleur, qui restera le même jusqu'en 3^e. De quoi automatiser les bases de la syntaxe. Dans la salle de classe, la professeur va de table en table. Elle reprend Noah qui agite de plus en plus bruyamment son stylo. Elle fait lire à haute voix Sarah, studieuse et pertinente, qui déchiffre difficilement. Elle écoute Raphaël, qui a toujours un commentaire. Grand avantage des petits effectifs. «Je suis une déçue de l'Éducation nationale», explique-t-elle. *J'ai démissionné en 2005, après six ans d'exercice. J'avais des classes de 35 élèves, parmi lesquels une dizaine souffrant de troubles «dys». Trop de gamins restent sur le carreau. C'est révoltant. Beaucoup arrivent ici complètement cassés par le système. Cette année, un élève m'a dit: «Les mots ne me font plus peur.» C'est une grande satisfaction.» Après un passage par la fac, comme professeur*



Il faut éviter les encombrements visuels, la multiplication des entrées, comme on le voit souvent dans les manuels scolaires

HERVÉ GASEL, FONDATEUR DU CERENE

en sciences du langage, Fatima Chouali est revenue au secondaire, après une rencontre avec Hervé Glasel, le fondateur du Cerene.

Une structure de transition

C'est il y a dix ans, après une première vie professionnelle dans la banque d'affaires, que ce polytechnicien, par ailleurs neuropsychologue, s'est converti dans le dépistage des troubles des apprentissages, en proposant des bilans. En 2010, il pose les premiers jalons d'un projet plus vaste en ouvrant, dans le V^e arrondissement parisien, une structure scolaire dédiée. Huit ans plus tard, le réseau s'est développé, avec des antennes aux quatre coins de Paris, dans les XVII^e, XV^e, XII^e arrondissements, ainsi qu'à Neuilly, où un partenariat a été noué avec l'établissement catholique sous contrat Notre-Dame de Sainte-Croix, mais aussi à Lyon. Pour sa huitième rentrée, le Cerene compte 300 élèves, une quarantaine d'enseignants et une équipe d'une trentaine d'ergothérapeutes, orthophonistes, orthoptistes qui in-

terviennent sur place, en venant chercher les élèves dans les classes pour des séances individuelles.

Quels sont ces troubles des apprentissages? «Il s'agit de troubles cognitifs qui affectent le traitement de l'information, qu'elle soit écrite, ce qui correspond à la dyslexie; orale, la dysphasie; visio-spatiale, la dyspraxie, ou encore sociale. Dans cette dernière catégorie, entrent les troubles du spectre autistique», explique Hervé Glasel. Contrairement à une idée répandue, l'autisme n'est pas un trouble psychiatrique, mais cognitif», ajoute-t-il. Ces troubles affectent 5 à 8 % des enfants. Et dans un tiers des cas, ils se cumulent. Ils mènent bien souvent à l'échec scolaire, ainsi qu'à «une mésétimologie de soi», précise Hervé Glasel, qui se réjouit de l'approche neuroscientifique de l'actuel ministre de l'Éducation, Jean-Michel Blanquer.

Au Cerene, le principe est de donner aux élèves des clés de contournement de ces troubles pour gagner en autonomie. Les professeurs sont donc tenus de réaliser des supports adaptés. «Il faut éviter les encom-

brements visuels, la multiplication des entrées, comme on le voit souvent dans les manuels scolaires», explique Hervé Glasel qui évoque aussi les «technologies d'assistance», comme la dictée vocale ou la souris scanner.

L'établissement est conçu comme une structure de transition, préparant à la réintégration au système ordinaire. Celle-ci a généralement lieu en 5^e ou en 3^e. Quant à l'afflux des demandes, il concerne les classes de CM2 et de 6^e, lorsque les troubles affectent profondément la scolarité. À l'issue de la 3^e, 60 % des élèves s'orientent vers une seconde générale et technologique et 40 % vers la voie professionnelle.

Le prix de la scolarité? 12 000 euros par an. «Évidemment, c'est une somme. Mais c'est à peu près ce que coûte un élève à l'État», indique Hervé Glasel. Au Cerene, 60 % des élèves sont reconnus par la Maison départementale des personnes handicapées (MDPH), ce qui ouvre droit à une allocation. ■

*Centre de référence pour l'évaluation neuropsychologique de l'enfant.